

CHAPITRE I

Saint-Louis est une grande ville où il fait froid, où il y a 800 000 habitants... des hommes et des femmes, des ouvriers, beaucoup de nègres, la ville aux 100 000 nègres. Le Mississippi toujours plein de boue jaune, qui coule au milieu, est caché sous les bateaux à palettes, les fumées noires des bateaux plats qui descendent le coton vers l'océan. La Seine est un petit garçon auprès du Mississippi. Il y a un pont énorme à plusieurs étages, par-dessus le Mississippi. Saint-Louis est pleine de chemins de fer, pleine d'usines qui fument par-dessus toutes les maisons et il fait froid.

On vend de tout, des bois, des graines, des farines, des machines, du coton, du maïs...

Vous savez, Saint-Louis a été fondée par des Français, vous cherchez dans les livres. C'est là que je suis née, Benard Street, le 3 juin 1906, État du Missouri (États-Unis) *very beautiful and funny*, beau et très amusant.

– Dites aussi qu'à Saint-Louis on vendait toutes les fourrures, il y a longtemps.

Voici ma famille : une grand-grand-mère, une grand-mère,

ma mère, mon frère, et mes deux sœurs. Mon père n'était pas là, il travaillait au loin.

Mon père et ma mère se sont connus à l'école, après on ne voulait pas qu'ils se marient. Alors ils se sont mariés et ils étaient pauvres parce qu'on ne les a pas aidés. On les a même abandonnés. Mon père et ma mère se sont séparés pour travailler et pour vivre chacun de son côté. Ma mère habitait avec ma grand-mère qui était très pauvre et je me souviens bien de cela, quand j'étais toute petite : nous étions tous affreusement pauvres.

Ma grand-grand-mère est morte, ma grand-mère aussi. Mon père et mes deux sœurs travaillent. Moi plus encore. Maintenant, *dear*, vous comprenez... je suis le grand homme de la famille.

À cinq ans, j'allais à l'école. Je ne pouvais pas y rester longtemps, je me battais avec toutes les maîtresses et toutes les élèves. Je n'aime pas qu'on m'oblige à ceci, à cela. J'ai toujours préféré ma liberté. Et puis, on m'empêchait de faire des grimaces. Or, la figure n'est pas faite pour dormir. Pourquoi ne fait-on pas plus de grimaces ? Parce qu'on a peur ? Mais la grimace est un sport. Un sport aussi intéressant et aussi nécessaire que les autres.

Cependant, après bien des batailles, à force de punitions et après avoir changé plus d'une fois d'école, je suis devenue une bonne élève parce que cela m'intéressait d'apprendre. Je me suis tenue tranquille et j'ai appris.

J'ai appris l'Histoire avec amour, cela me passionne. Je voudrais savoir tout ce que les hommes de toutes les couleurs ont fait depuis que le monde existe. On les voit changer de costume d'une page à l'autre. C'est cela qui m'amuse le plus dans les livres.

À cette époque-là, j'adorais par-dessus tout les rois et les reines. J'en rêvais toutes les nuits. Je voulais voir des rois et

des reines en chair et en os. Quelquefois, je pleurais parce que j'aurais voulu, moi aussi, devenir une reine. Les rois marchaient avec des souliers pointus au milieu de mes rêves. Ils portaient des manteaux longs comme des rues, tout en or, et les reines étaient blondes, elles descendaient de grands escaliers. Il y avait toujours des marches après les marches. Ainsi ni les rois ni les reines n'arrivaient jamais jusqu'à moi.

J'ai appris qu'il y avait eu de méchants rois. D'abord cela m'a beaucoup étonnée. Être roi et méchant, cela ne doit pas être. J'aurais voulu tuer les rois méchants. Plus tard je me suis promis quand je serais forte de battre tous ceux, rois ou non, qui sont méchants avec les pauvres.

*
* *

Pourquoi je suis devenue danseuse ? Parce que je suis née dans une ville froide, parce que j'ai eu très froid durant toute mon enfance, parce que j'ai toujours désiré danser au théâtre.

À Saint-Louis, chez ma mère, j'avais organisé un petit théâtre dans la cave. Je n'avais pas encore dix ans. Le rideau était fait de pièces d'étoffe ajustées bout à bout. J'avais disposé des bougies sur les boîtes de conserve « pêches de la Nouvelle-Zélande ». Les vieux bouts de bougie éclairaient les marches de l'escalier – toutes les trois marches – pour descendre. Le public était composé d'une douzaine de filles et de garçons, assis au hasard sur des caisses et sur un vieux banc.

C'est moi qui jouais ; j'avais volé des chaussures à talons hauts à ma mère et une robe dans laquelle je disparaissais, tellement elle était large. J'avais l'air d'être prisonnière dans un sac, dans un habit à air pour scaphandrier.

Pour entrer dans mon théâtre, on devait payer... une épingle.

Il y avait représentation tous les soirs.

Et puis les bougies ont allumé ma robe. Le public s'est sauvé. J'étais seule dans la cave, avec le feu, j'ai eu le temps de me déshabiller, juste.

*
* *

J'ai toujours beaucoup aimé les bêtes : les chats, les chiens, les singes, les perroquets, les veaux, les chèvres. Toutes les bêtes, même les serpents. Je ramenaient à la maison les bêtes abandonnées ou perdues que je rencontrais. Ma mère les aimait aussi beaucoup mais il y en avait trop, elle n'en voulait plus. Elle les mettait à la porte. Moi aussi je sortais ; comme ma mère ne voulait plus de chiens ou de chats dans la chambre, bien souvent, j'ai dormi à la cave avec mes chiens et mes chats après avoir fait la dînette avec eux. Mais je n'aime pas les rats, ils sont hypocrites. Je les connais, ils naissent tous avec la queue râpée. Je sais comment ils glissent sur le ventre, comment ils s'arrêtent, écoutent, filent, reviennent.

*
* *

J'ai quitté l'école à huit ans, pour aller travailler.

On avait tous tellement faim et froid, à la maison, maman, toute seule, qui rapportait un peu d'argent, ça ne pouvait pas durer.

Huit ans... Ça devait faire 1914...

C'est ma tante qui connaissait beaucoup de monde, et qui était moins triste que maman, qui allait me présenter. C'était toujours chez des dames américaines, pour garder des petits enfants. Oh ! oui, j'étais contente... C'est doux, c'est tiède, les petits enfants blancs, et si frère.

Une autre fois, c'était pour garder des petits chiens, faire des commissions, aider à la cuisine. Là aussi, j'étais heureuse. J'aimais les bêtes de tout mon cœur.

C'est à ce moment-là qu'il y a eu une histoire terrible dans ma vie. Je ne la raconte jamais à personne, elle me fait trop mal.

Écoute, monsieur Sauvage.

Chez cette dame américaine, où je gardais les petits chiens, où je faisais les commissions, où j'aidais aux travaux du ménage, un jour on a amené un poulet. Un petit poulet vivant, tout blanc, qui était dans une cage en bois, sous la table de l'office... Nous étions amis, tous les deux. Je l'avais baptisé Jacki. Il avait un petit œil rond, plein d'or, qui semblait se moquer de moi, mais je crois qu'il m'aimait tout de même. Cela a duré des semaines. Je le soignais si bien, que Jacki est devenu un beau jeune homme poulet, avec une crête chaude, rose, et qu'il commençait à faire beaucoup de bruit, le matin.

Alors, la dame est venue dans la cuisine, a soupesé Jacki, et m'a commandé de le tuer...

Tu sais comment ça se tue, les poulets – ceux qu'on aime, comme les autres?... On les met entre les jambes, la tête en bas, et v'lan, un coup de ciseau dans la gorge... Et ça crie. Ça se débat... Et le sang gicle, coule... Et ça se débat de plus en plus doucement, mais il faut toujours tenir.

Ah! ce souvenir. Il tache mon enfance.

Car j'ai eu beau, moi aussi, me débattre, embrasser Jacki, supplier, refuser, pleurer. Elle a été dure, la dame américaine, elle a menacé de me faire partir comme ça, sans me payer... Il y avait maman, et les trois gosses à la maison, et ma grand-mère. Et ma tante, qui n'était pas commode...

Alors, voilà, j'ai fait cela, lorsque j'ai été toute seule, dans la cuisine... J'ai tué Jacki. Et je détournais la tête, et je n'ai

plus jamais regardé, quand il sautait, sautait entre mes jambes. J'évitais de respirer pour ne pas sentir l'odeur de son petit sang tout chaud, presque noir, qui tombait dans le bol, à la fin, goutte à goutte.

Seulement, je suis partie aussitôt après, je me suis sauvée... Il me semblait que je sentais lutter, gigoter dans le creux de mes mains, cette petite vie du poulet.

Je suis rentrée à la maison. Et comme je ne rapportais pas d'argent, que je n'ai jamais voulu retourner dans cette maison, ni dans d'autres, je crois bien qu'on m'a battue, battue...

*

* *

Actuellement je possède sept chiens, trois chats, un singe, un perroquet, deux perruches, trois souris blanches, un poisson rouge et un serpent qui est par terre comme une signature. Les bêtes m'intéressent et je les aime parce qu'elles sont simples et compliquées comme les petits enfants.

Vous ne trouvez pas que leurs gestes sont plus beaux que les nôtres?

J'ai eu un petit cochon, qui s'appelait Albert. Mon maître d'hôtel s'appelait aussi Albert, Albert Tartaglia, un brave homme qui a travaillé beaucoup. Il est vrai qu'il gagnait pas mal d'argent à mon service. Il s'est même acheté une auto que j'ai essayée, mais je ne sais pas encore très bien conduire.

Eh bien! regardez Albert, le cochon; comme il marche drôlement, sur le côté, en tortillant les fesses, en secouant ses oreilles, comme des morceaux de crêpe.

Les chats aiment la sueur des hommes et des femmes, la sueur les excite – vous avez déjà vu? Ils déchirent et mangent le linge que l'on a porté.

J'aime aussi les poses de hasard des poupées qui n'ont pas

d'os... Comme ça, sur le côté, comme ça, en avant ou en arrière, les poupées saoules en chiffons de couleur.

Les poupées et les animaux sont les modèles que je préfère.

*
* *

Tous les dimanches, j'allais voir danser au théâtre pour 15 cents, au Bascher Washington Theatre, un tout petit théâtre, une toute petite scène. Il y avait là deux loges seulement, deux boîtes avec des têtes dedans et des plaques de lumière crue sur la figure des gens. J'observais bien les différentes sortes de danses, mais je n'ai jamais aimé les ballets. De même je n'ai jamais aimé les danseuses qui font des pointes, toui, toui, toui. Elles ont l'air de petits oiseaux bêtes. C'est fou ! et leurs petites robes en vapeur.

*
* *

Voilà mon enfance, je n'avais pas de bas. J'ai eu froid et j'ai dansé pour avoir chaud.

J'oubliais de vous dire qu'une de mes premières manies a été de me déguiser pour voir ce que disent les gens.

Je me suis déguisée de toutes les façons et cela m'arrive encore.

Je marchais au hasard, je sonnais aux portes, je demandais n'importe quoi et j'étais heureuse quand je voyais quelqu'un d'accueillant. Alors, je me sauvais...

*
* *

À dix ans, j'ai fait également mon premier voyage. Je suis allée jusqu'à Philadelphie, avec ma grand-mère.

Grand-mère était une grosse dame noire, qui portait des robes à traîne avec de larges fleurs, des manches gigot, et là-dessus, un grand chapeau, avec un petit trou au milieu, mais le chignon de ma grand-mère ne pouvait jamais entrer dans le petit trou... J'étais très fière de sortir avec ma grand-mère, quand elle avait ce chapeau, si gai à voir que tout le monde se retournait et riait. Ces jours-là, généralement des dimanches, pour aller à la messe, on me mettait un beau jupon blanc brodé, et on le faisait dépasser de ma robe, pour qu'il se voie bien... Mais, n'est-ce pas, on n'avait que ce jupon pour les trois filles. Alors, on l'a mis chacune notre tour, pendant des années, et maman avait beaucoup de chagrin de ne pouvoir jamais nous emmener toutes les trois ensemble.

J'allais pieds nus la plupart du temps. Aussi, j'ai rencontré un vieux clou. Il s'est mis dans mon talon. Oh! monsieur Sauvage, oh! la la, que j'ai eu mal. Je n'avais rien dit mais c'est devenu mauvais. Un soir on m'a emmenée à l'hôpital. Et l'homme a hésité plusieurs jours. Peut-être qu'il faudrait me couper le pied.

Après cette histoire, pour ne pas me laisser traîner dans les rues, on me renvoya à l'école. Mais, le jeudi et le dimanche, naturellement, je me déguisais.

Et naturellement un jour, je me suis déguisée en « ma grand-mère » mais avec des cheveux rouges faux. Je mis la robe à traîne, pris l'ombrelle blanche, mais le chapeau. Ah! quel chapeau! Oh! la la... Laissez-moi rire.

Alors que j'allais encore à l'école, j'ai joué, ou plutôt j'ai figuré au théâtre, le lundi et le vendredi, chaque semaine, sous la direction de ma tante, une grosse encore et pas commode.

Je n'avais pas le temps de répéter, mais je faisais de mon mieux. Je me laissais aller à la musique.

Je me disais toujours plus vieille que je n'étais. Ainsi j'ai gagné 9 dollars par semaine. Mais la plupart du temps, je ne touchais rien parce que la revue n'avait pas de succès.

Enfin, j'ai eu seize ans. Je me suis développée tout d'un coup. J'étais aussi grande et aussi forte à seize ans que maintenant, avec un peu moins de poitrine.

Toujours bonne santé.

À seize ans donc, j'ai longuement réfléchi, hésité, et puis :

1° Je me suis fait couper les cheveux ;

2° J'ai quitté ma famille.

On ne peut rien faire, je pensais, avec sa famille sur le dos.

*

* *

J'aime les couleurs pour elles-mêmes, le rouge sang, le jaune dur, le jaune d'œuf... Les couleurs ont sur moi un effet physique étonnant : elles me grisent, elles m'exaltent. Ainsi, j'ai assisté presque chaque jour aux travaux de réparation et d'aménagement qu'on faisait aux Acacias, la maison de thé près de l'Étoile, où je dansais le tantôt. Eh bien ! je jouais avec les pots de couleur et ma tête à la fin me faisait mal comme si j'avais trop bu.

Les couleurs sont pleines d'alcool.

La poudre d'or est une merveille, j'en prenais plein mes mains, je m'en frottais les bras je m'en barbouillais la figure, j'en aurais pris volontiers une douche : une douche de poudre d'or.

*

* *

J'ai débuté à Philadelphie – la ville des éditeurs et des librairies – dans un petit théâtre : Standart Theatre, dans une méchante revue. Je gagnais 10 dollars par semaine.

En réalité, je ne gagnais rien du tout car on ne payait presque jamais et j'avais toujours faim. J'étais creuse, creuse à tomber en deux. Les dents me sortaient de la bouche. Je pensais à New York, à l'argent énorme, à la vie sous un manteau qui est un trésor.

Un beau jour, je suis partie pour New York. Je n'avais que mon billet, j'étais sur la plate-forme du dernier wagon. De là, les rails se rejoignent au bout du regard, en pointe.

New York, c'est la bataille des hommes et des femmes.
Je vais directement dans un music-hall de Broadway.

*
* *

Au music-hall de Broadway, 63rd Street, le directeur m'a dit : « Revenez demain. »

Il m'a dit cela pendant une semaine chaque jour, et je n'avais plus de quoi manger.

Je ne savais pas où aller dormir, je suis restée trois jours sans manger ; j'allais dormir dans un parc. La terre sue la nuit, une fièvre froide. Je me levais, je courais. Des ombres couraient derrière moi qui dansaient comme je ne saurai jamais le faire. J'ai dormi quand même, épuisée, dans l'herbe, sur des feuilles, sous les branches.

Je suis encore retournée chez le directeur du music-hall de Broadway :

– Ah ! non ! non ! a-t-il crié, vous êtes trop jeune, vous n'êtes qu'une gosse, ce n'est pas possible. Ensuite, vous êtes laide. Le corps est laid, la figure est laide, au revoir !

Mais moi je voulais travailler, je voulais danser. Je suis

retournée encore voir le directeur du music-hall de Broadway. J'ai attendu plus d'une heure à la porte et j'avais envie de pleurer. À la fin, j'ai frappé. Je suis entrée. Le directeur m'a reçue.

– Eh bien ! m'a-t-il dit, puisque vous y tenez, vous allez faire partie de la deuxième troupe de la maison et vous partirez en tournée.

Pendant six mois, nous avons été de ville en ville. Dans les petites villes on jouait sous le préau des écoles.

Les garçons flirtaient, mais les autres filles ne m'aimaient pas.

– Vous jouez et vous dansez comme un singe ! me criaient-elles au nez.

– Je danse comme cela et je danserai encore et toujours comme cela. Et, plus tard, c'est moi qui vous donnerai du travail – voilà ce que je leur répondais.

Elles étaient méchantes mais le manager était encore plus méchant. Il cherchait et trouvait des chambres pour tout le monde sauf pour moi durant les voyages et jamais il ne mettait mon nom sur les programmes.

Enfin, toute la troupe est revenue à Brooklyn.

Un soir, le grand directeur du music-hall de Broadway me vit jouer dans la revue. Après m'avoir longtemps regardée avec de gros yeux, il est venu me voir :

– Venez chez moi demain, c'est nécessaire.

Bien entendu, le lendemain j'étais là.

– Je vous donne 20 dollars par semaine pour jouer ici. Allez !

Et il m'indiqua dans les coulisses un coin pour m'habiller, me maquiller. C'était un sale trou, j'étais obligée de m'asseoir par terre avec ma boîte de maquillage. Là encore il faisait froid. De l'eau me coulait goutte à goutte sur les épaules. Naturellement je suis tombée malade. Je suis restée au lit

pendant une semaine, puis – il faut vivre – je suis revenue au théâtre mais avant, j’ai téléphoné à ma mère.

– Maman, petit succès.

Ma mère était malade à ce moment-là. Elle a été guérie.

Shuffle Along a été, à New York, la première grande manifestation nègre, une comédie musicale en trois actes. On l’a jouée sans arrêt pendant deux ans, 1923-1924, dans le même théâtre, 63rd Broadway Music-Hall. *Producers*: Miller and Lyles, Sissle and Blacke.

Je suis sortie de *Shuffle Along*.

Il y avait là cependant de fort bons artistes : Edith Spencer et Lottie Gee dansaient et chantaient très bien. Moi, je suis passée du second plan au premier à force de loucher en musique et de jeter mes bras et mes jambes sur la tête des spectateurs.

Je travaillais pour ma mère, mes sœurs et mon petit frère qui habitaient Washington.

Un jour, tous les papiers, tous les journaux, tous les magazines parlent de moi.

J’ai pensé : « Ça y est. »

*

* *

Une fois que la revue est terminée, je l’oublie, j’oublie mes rôles les uns après les autres...

J’ai figuré dans *Chocolate Dandies* avec les poings sur les hanches et les genoux collés, et puis, j’ai encore changé.

Bref, me voici au Plantation Music-Hall, 42, Broadway. Très bien, le Plantation, avec un bon jazz : sonnettes et sifflets.

Dick jouait du banjo en ouvrant sa grande bouche noire avec une grosse langue rouge dedans. Il ne m’a pas mangée cependant, Dick, lui pas plus que les autres.

*
* *

Avant de rencontrer Mme Reagan, je désirais déjà venir jouer en Europe.

Mme Reagan m'avait vu jouer mon bout de rôle dans la deuxième troupe du music-hall de Broadway. Elle m'avait perdue de vue, elle ne savait où me trouver quand elle vint par hasard au Plantation où j'étais.

J'eus alors beaucoup de chance. La vedette un soir ne put jouer, j'obtins de la remplacer. Le public me fit un succès plus grand qu'à la vedette...

Quand elle revint, cette vedette, elle m'en voulait beaucoup. Elle essaya bien de me faire renvoyer mais je tins bon et je restai.

Je gagnais 125 dollars par semaine.

– Venez avec moi, dit Mme Reagan. Je vous donnerai 150 dollars par semaine.

J'ai accepté d'abord et puis j'ai refusé.

– Je vous donnerai 200 dollars!

– Alors, je vais réfléchir.

– Eh bien! je vous donne 250 dollars.

Alors, j'ai accepté.

*
* *

Vous voyez, monsieur Sauvage, d'aussi loin profondément que j'ai des souvenirs, je ne retrouve qu'un jour d'épouvante, dans ma vie. Un jour qui n'a duré qu'une heure, peut-être une minute, où je me suis débattue entre un passé triste et mon avenir incertain, comme doivent se débattre les noyés dans la nuit, quand le courant les entraîne, et qu'ils ne veulent

plus, soudain... Une minute où la peur m'a serré la tête, le cœur, le ventre, avec une force à faire tout craquer.

Le 15 septembre 1925...

Le *Berengaria*, capitaine W.R.D. Irving – tiré par quatre petits remorqueurs qui s'essouffaient à tirer sur les câbles, comme des enragés –, décollait lentement des quais de New York. Il quittait New York. La mer était douce, et toute rouge de soleil couchant. Je me promenais, avec ma détresse dans la coursive, du côté du large. Personne qui fasse attention à moi. Qui donc m'aurait regardée?... Qui m'aurait tendu la main, ou dit un mot? Je n'étais qu'une petite *girl*, même pas, une petite négresse...

La statue de la Liberté disparut au ras de l'eau. C'était fini de l'Amérique. Il fallait tout recommencer, ou commencer... Aurais-je assez de force, d'ambition? Europe... Paris...

Ce n'est que lorsque la nuit enveloppa tout le bateau et la mer dans son drap, que je sentis que la peur me quittait. Que je vivais, que j'étais libre. Que j'étais non plus méchamment solitaire, mais joliment solitaire.

Et pour bien m'affirmer que c'était fini, je me mis à chanter pour moi, une chanson douce, plus douce que la chanson de l'eau salée contre les murs de fer du *Berengaria* :

*J'ai vu la splendeur du clair de lune
Sur la baie d'Honolulu
Il y a quelque chose de si tendre
Dans le clair de lune
Sur la baie d'Honolulu*

Au revoir, New York... Au revoir, Philadelphie... Au revoir, Saint-Louis... Au revoir la petite fille aux mains violettes... Au revoir, les rats de Benard Street... Au revoir...

Il m'a semblé que je me réveillais, soudain, au milieu de la nuit. Des ombres étaient là.

J'avançai sur la pointe des pieds. Je poursuivis les ombres qui disparaissaient, qui fondaient aux lumières électriques sur les ponts, les cabines, les salons remplis de rires en grelots, de musiques.

Le secret, pour tenir, était de ne pas bouger, de me donner, à moi toute seule, pour la première fois, ce merveilleux spectacle.

Je regardai encore une minute le bateau, éclairé du haut en bas. Je fermai les yeux. Jeu à volonté, toutes les ombres tristes ou comiques, mon rêve en blanc et noir.

*
* *

Voyage sur de l'huile.

Bien entendu, j'ai participé aux concerts organisés à bord. Voyez le programme : *Brown Eyes* et *If You Hadn't Gone Away*, par Miss Baker, comédienne. 16 septembre...

18 septembre. Tout le monde sur le pont. Alerte. On s'entoure de bouées de sauvetage, on décroche les barques, les femmes crient. Les marins font leur devoir tranquillement. On entend crier les poulies et les petits enfants. L'océan cependant est plus calme que jamais. Il est vert, il est verni.

Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

Il y a une mine de guerre qui se promène dans les parages. Heureusement, nous ne l'avons pas rencontrée.

*
* *